Voretzsch

SUR *ANSEÏS DE CARTAGE*

SUPPLÉMENT DE L'ÉDITION DE M. ALTON[1]

II. — LE ROMAN EN PROSE

Le seul manuscrit du roman en prose que l'on connaisse[2], se trouve à Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. n° 3324 (anc. B. L. F. 214 *b*)[3]. C'est un volume en papier, in-fol. et à deux colonnes, dont l'écriture est de la fin du xve siècle[4]. Il se compose de 144 feuillets numérotés[5], plus, au commencement, sept feuillets (numérotés A-G) où se trouve la table, reproduction assez fidèle des sommaires qui précèdent les différents chapitres du texte. En tête de la table on lit :

Cy se commence la table de la brieve matere d'Espaigne taillie aux œuvres des deux princes Charlemaine filz de Pepin et Anseïs de Cartage.

---

1. Voy. *Romania*, XXV, 562. Malgré tous les soins, il m'est échappé dans le premier article quelques fautes d'impression : lisez v. 1437 var. *D. a. vont B* au lieu de *D. a vont B*; 1499 var. *remplace* au lieu de *remplase*; 1504 var. *noiie A*, au lieu de *noiie* A.; 1555 var. (D) *li fere* au lieu de *le fere*; v. 1551 ajoutez *canchella A B D*; lisez v. 1616 (var.) *ie lotroi* au lieu de *ce lotroi*; 1624 et 25 var. lisez 1624 *qui tant ot hardement D* — 1625 *qui lame fortement C*; 1637 var. *s. r.* au lieu de *s. I.*; 1646 var. *e daquiton* au lieu de *e. daquiton*; *fol.* 155 *d* 5 *sen* au lieu de *s'en*, 8 *esfreee* au lieu de *esfree*, 20 *trop* au lieu de *trot*; 1761 *pautonier* au lieu de *pantonier*; 1801 var. ajoutez *si c. ABCD.*

2. Cf. Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, III², p. 640.

3. Voyez la description détaillée du ms. dans le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal*, par Henry Martin, III, 324.

4. [Cette écriture ressemble beaucoup à la lettre de forme usitée à cette époque dans le nord de la France, et notamment en Flandre. — *Réd.*]

5. Bien que le dernier feuillet porte le numéro 145, il faut réduire le nombre à 144 feuillets : le feuillet 89 n'existe pas bien que le récit lui-même n'offre aucune lacune.

Et à la fin (f° G) :

Icy est finee la table de la cronique associée de Charlemaine, tres loable, et Anseis icy coupplee.

Je reproduis ici les rubriques du texte [1], sans tenir compte des variantes de la table qui sont assez rares et dénuées d'importance. Puis, je donne la concordance des chapitres avec les vers de la chanson, en signalant les différences les plus graves qui existent entre la rédaction en rimes et celle en prose. Enfin, pour permettre d'apprécier les rapports entre les deux rédactions, je donne *in extenso* deux passages : d'abord la partie qui correspond aux vers cités du manuscrit de Durham, et ensuite, comme spécimen de la seconde partie du roman, le chapitre qui raconte la délivrance des trois prisonniers chrétiens.

Le roman commence par une série de chapitres qui ne trouvent rien de correspondant dans notre poème [2] :

Chapitre I. [C]y se commence la proheme du livre et cronique d'aulcuns princes de France et matere d'Espaigne, en la quelle proheme recite l'acteur comment Charles le grant, filz de Pepin, eut une vision que lui exposa saint Jaque, filz de Zebedee, après laquelle exposition, pour complaire a Dieu et au benoit saint, il manda ses gens et assambla moult grant puissance pour en aler sus les Espaignes et enchassier les Sarrasins, qui lors estoient en Galice et empeschoient de congnoistre le benoit corps saint et le saint pelerinage (fol. 1).

Chap. II. Cy dist comment le bon roy Charlemaine et toutes ses gens se partirent de France pour en aler faire ouverture et voie du baron saint Jaque, et comment, pour conquerre Espaigne et enchassier les Sarrasins, ilz assegerent Pampelune et la prindrent en fin par grace divine, et les aultres citez prindrent par force, et les gens firent baptisier; puiz dist comment icelles Espaignes conquises et les choses Charlemaine achevees, il et ses gens s'en retournerent ou dit regne et pays de France (fol. 4).

Chap. III. Cy dist comment ung roy d'Auffrique que l'en nommoit roy Agoulant oy parler de Charlemaine et de sa tres grande conqueste, et dist que, pour cil rabaissier et soy dessus lui eslever, vint les Espaignes reconquerre

---

1. M. Léon Gautier avait autrefois annoncé dans ses *Épopées françaises* la publication de ces rubriques, mais, comme il a bien voulu m'en informer, il y a renoncé. [Note écrite, comme on voit, avant la mort prématurée de l'auteur des *Épopées françaises*.]

2. Je conserve dans les parties que je reproduis la graphie du manuscrit, mais je résous les abréviations. Je numérote les chapitres.

et la mettre a sa prime loy; puiz dist comment cel Charlemaine le revint puiz mettre dehors; puiz parle aussi des grans batailles qu'ilz eurent et quelz y perdirent, et comment cel roy Agoulant, pour l'eschiever, fui ou Grosne, et retourna Charles en France a tout la tres grande puissance qu'il avoit en sa compaigne [1] (fol. 9).

Chap. IV. Cy dist comment, aprèz que Charlemaine eust sejourné a Saint Fagon, il institua roy d'Espaigne Anseïs son propre nepveu pour le bien de tout cel pays, et comment, pour le bien de lui et de son royaulme, il lui laissa de ses barons, puiz print congiét et s'en revint en son regne et pays de France (fol. 12, = Chanson, vv. 37-200).

Chap. V. Cy dist comment, aprèz le retour de cel Charlemaine, Agoulant s'en issi du Grosne et vint en Gascoingne ou il subjugua les Angoriens et print leur cité; puiz dist comment par trayson il manda cellui Charlemaine, lequel vint a lui incongnu et perçupt celle trayson par la quelle il s'en retourna, et vint querre moult grant puissance et s'en rala en Angorie qu'il reprint et en enchassa cel Agoulant malvais traytre (fol. 14 *d*).

Chap. VI. Cy dist comment au temps de lors le grant soudan de Babilone envoia dedens Sarragosse deux seigneurs pour trayson faire a ycel grant seigneur de France; et comment le malvais traytre que l'en apella Guennelon machina la desconfiture de la grant noblesse de France; et comment pluseurs en occirent et durement martirizerent, comme Olivier et plusenrs aultres dont icelle brieve cronique se tait de les cy reciter pour abrevier sa matere (fol. 17 *b*).

Chap. VII. Cy dist comment le preu Rolant se frappa vigoreusement en la coeue des Sarrasins et y occist vng vaillant homme de son espée Durendal, dont les Sarrasins s'en furent; puiz dist aussi comment Rolant, ce nonobstant qu'il eust victoire, il demoura navrez a mort, dont Baulduin, qui fut son frere, le reconforta doulcement et pria de ce prendre en gré puiz que celle grieve fortune lui permettoit Nostre Seigneur (fol. 21 *b*).

Chap. VIII. Cy parle de la grant doleur ou Thyerri trouva cel Rolant et de sa doloureuse mort; puiz parle de la vision de Turpin le bon archevesque; et comment aussi Charlemaine, acertenez de cette mort mena le plus grant dueil du monde et fist trés doloureuses plaintes (fol. 24 *c*).

Chap. IX. Comment, aprèz que Charlemaine eust lamenté la mort Rolant, tous revindrent a Raincevaulz et aporterent cellui corps ou eut esté la grant bataille; puiz dist aussi cellui chapitle que quant l'empereur dessus dit vey la grant effusion, s'en retourna vers Sarragosse et y occist dedens Heubra, a l'ayde de tous ses hommes, quatre cens mille Sarrasins (fol. 27).

---

1. C'est le seul chapitre où la table offre des variantes notables : *C. d. c. le roy Agoulant roy d'Auffrique aprez qu'il eut oy parler de la conqueste de Charlemaine s'en vint es Espagnes et la reconquist et mist a sa loy; p. d. c. ledit Ch. revint es Espaignes pour l'en expulser et mettre dehors, et des batailles que eurent ensemble et quelz...*

Chap. X. Comment Guennelon, le traytre accusez de la trayson, livra Pinabel son nepveu pour combattre contre Thierri qui l'avoit apellé en champ, et comment cellui Pinabel fut occis et Guennelon pris et detrais a .iiij. chevaulz; puiz dist comment, ces choses faites, furent portez ces nobles hommes en divers lieux et cymitieres; et parle en fin de cel chappitre de la promesse de Turpin et de l'empereur Charlemaine et aussi de leur partement (fol. 28 *b*).

Comme je viens de le dire, un chapitre seul est puisé dans notre poème d'Anseïs : tout le reste est consacré à d'autres « faiz d'Espaigne », et l'on voit très bien que l'auteur a voulu donner l'histoire suivie des guerres de Charlemaigne contre les Sarrazins d'Espagne. Ce n'est pas, sans doute, la chanson de Roland qui a servi de modèle : les rubriques font voir assez clairement qu'une version de la chronique du faux Turpin a été sa principale source. Mais il y a mêlé des détails d'autre provenance : toute cette partie est une compilation, comme il le dit lui-même dans les premières lignes de son « prohème » :

Et dist, pour entrer en matere, qu'aprèz ce qu'il a veu et leu en pluseurs croniques, qu'il a eu en son intencion d'exposer brief les fais d'Espaigne qui se firent par Charlemaine et son nepveu qui en fut roy (fol. 1 *d*).

Cette introduction ne regarde donc guère l'histoire d'Anseïs de Cartage; mais comme elle me paraît n'être pas dénuée d'intérêt par rapport à la légende de Roncevaux, je me propose de l'étudier d'un peu plus près en une autre occasion. Du reste, il n'est pas difficile de voir que le compilateur a assez mal réussi en s'efforçant de fondre les deux traditions en une : le couronnement d'Anseïs entre la première et la deuxième guerre d'Agolant n'est absolument pas à sa place.

Au onzième chapitre, l'auteur reprend le vieux poème qu'il suit jusque vers la fin de sa compilation.

Chap. XI. Cy dist comment, es entrefaites que se firent ce que dit est, Anseïs nepveu Charlemaine print feaulté de son royaulme. Puiz dist comment la damoiselle qui fut la fille d'Ysoré fut cause movente et matere de la cronique et adventure joincte a celle de Charlemaine (fol. 30, = Ch., vv. 201-325).

Voici comment l'auteur rattache l'histoire d'Anseïs aux chapitres précédents :

Au temps que ces choses advindrent ou dur estour de Raincevaulz et occision de Heubra, Anseïs nepveu Charlemaine et couronné a roy d'Espaigne fist

et donna pluseurs aydes, tant de gens comme de passages, a l'empereur qui fut son oncle et dont il se tint a content; si firent les princes de France. Et jassoit ce qu'il fust ainsi qu'il y eust grans empeschemens et grans tourbles en celle terre, toutevoies, pour de son regne avoir la vraie obeïssance, il circui chastiaulz et villes pour en congnoistre aulcunement et sçavoir s'ilz obeïroient...

Anseïs, partout bien reçu, fait bâtir des églises et des monastères, donne de son bien aux pauvres et aux nobles, et retourne à Morligane. Dans le reste du chapitre, l'auteur suit fidèlement la chanson.

Chap. XII. Comment tous les barons d'Espaigne conseillerent a Anseïs d'envoier au grant roy Marsile pour lui requerre de sa fille; et comment furent esleuz pour en aler en cel voiage les preux Yzoré et Raymon, lesquelz pour ce furnir partirent et s'en alerent par Connimbres; puiz comment entrerent en mer et leur navire desancrerent pour navier envers Auffrique et vers la cité de Morinde (fol. 32, = Ch., vv. 326-586).

L'auteur se montre plus indépendant dans la première partie du chapitre que dans la deuxième : il ne fait pas intervenir Ysoré qui ne semble même pas assister à ce conseil; il imagine un long entretien sur les qualités nécessaires à la reine future; il remplace les discours directs par le langage indirect. Mais à la fin Raymond et Ysoré sont nommés ambassadeurs comme dans la chanson, et à partir de là l'auteur suit fidèlement son modèle, si bien qu'on peut reconnaître quelquefois le langage même de l'original.

Chap. XIII. Cy dist comment, durant le temps que les barons furent en mer, Ysoré et aussi Raimon, rescripvi une trayson a Anseïs le roi d'Espaigne Lutisse la tres fole fille, contendant avoir son amour; puiz dist comment l'ala veoir cel roy d'Espaigne aprèz les lettres, a grant puissance et grant armée, et comment elle le dechut (fol. 33 *d*, = Ch., vv. 587-866).

La longueur de ce chapitre est à peu près égale à celle de la partie correspondante dans la Chanson, mais dans le détail il y a beaucoup de changements. La lettre de Lutisse, à peine indiquée dans la Chanson [1], est citée littéralement dans la rédaction en prose où elle occupe exactement deux colonnes. La déclaration d'amour de Lutisse à Anseïs ne se fait pas à la première ren-

1. Comp. v. 598 :

Ens a escrit, k'on li feit grant damage.

contre en plein air, mais dans la salle du palais après le premier repas; elle est au surplus beaucoup plus détaillée. Au contraire sont supprimés presque entièrement les cent vers qui racontent le départ d'Anseïs et des siens de Conimbres (v. 757 ss.). Tout ce que l'auteur en dit se réduit à ces quelques lignes : « Toutevoies, pour eschiever le regart de la pute fille, il s'en issirent de Connimbres lui et ses gens sans congiet prendre, et revindrent a Morligane dont ilz estoient ja venus. »

Chap. XIV. Comment Ysoré et Raymon vindrent a l'empereur Marsile qui lui requirent de sa fille, et de la response qu'il fit et, comment aussi Ysoré s'en revint au roy Anseïs pour affirmer cel mariage, et puiz aprèz s'en retourna vers cellui empereur Marsile (fol. 37 *b*, = Ch., vv. 867-1193).

Le récit de la rédaction en prose est ici, en somme, un peu abrégé, ce qui n'empêche pas l'auteur d'ajouter beaucoup de son cru. Il reproduit en termes très vagues les deux discours prononcés par Raymond et Ysoré devant Marsile, il ne fait pas même mention du roi Sinagon qui joue dans la Chanson un rôle si considérable lors du conseil tenu par Marsile et ses princes; il ne dit rien de la petite scène entre Gaudisse et son fidèle Sinagloire (vv. 966 ss.). Mais il se plaît à préciser et à développer mieux ce qui suit : il fait poser par Marsile trois conditions dont la deuxième est nouvelle : « S'il (c'est-à-dire « Anseïs) veult venir a nostre ottroy, nous volons qu'il affirme « et jure que que s'il est qu'il ait nostre fille il la tiengne hon- « nourablement, tant pour le bien de sa personne comme « aussi pour l'honneur de lui et sa singulere couronne. » Enfin il met dans la bouche d'Ysoré, revenu auprès d'Anseïs, une description détaillée et enthousiaste de la belle Gaudisse ; cette description est sans doute modelée sur celle des vers 1075 ss., mais elle est d'un bien autre effet dans la bouche de ce vieillard qui doit être plus tard lui-même le fiancé de cette princesse.

Chap. XV. Cy dist que le roy Agoullant, amoureux de la damoiselle et fille a l'empereur Marsile, mena ses gens devant Morinde et entra ens par seureté et y fut aatis de champ devant Marsile, et les barons qui en cel lieu assistoient (fol. 40 *b*, = Ch., v. 1248[1]-1348).

---

1. Les vers 1194-1247 contiennent l'épisode de l'orage (cf. 1er article, v. 1729, note) qui manque entièrement au roman en prose.

Ce chapitre est à peu près trois fois plus long que la partie correspondante de la Chanson. Au commencement ce sont les discours d'Agolant qui grossissent le récit : un premier adressé à ses gens pour leur expliquer les raisons politiques, religieuses et personnelles qui s'opposent au projet de mariage entre Gaudisse et Anseïs, et un deuxième prononcé devant Marsile, répétition en somme peu variée du premier. Ce discours n'est pas suivi, comme dans le poème, de la provocation immédiate de Raymon, mais l'auteur fait poser la question de savoir si Gaudisse était vraiment fiancée avec Agolant ou non, et Gaudisse elle-même répond négativement. Puis le conseil des princes païens discute longuement le pour et le contre dudit projet de mariage et finit par déclarer « qu'au roy d'Espaigne apparten« troit bien avoir cette damoiselle, et aussi pour pluseurs « raisons seroit elle bien emploiée a cel dessus dit Agoullant « qui leur avoit assis leur ville. Et pour ce que pas ne sçavoient « a leur aise determiner de celle aünir et adjoindre sans peril de « guerre ou fortune, ilz mirent lors en bouce ung champ que « l'en feroit devant Marsile, par si que ceulz qui [mieuz] le « feroient en emporteroient le droit et cellui qui champieroit « emporteroit la damoiselle..... » (f. 43 *d*). Enfin les préparatifs pour le duel occupent beaucoup de place dans ce chapitre : on fait bâtir des tribunes pour les dames et les autres spectateurs comme s'il s'agissait d'un grand tournoi, etc.

Suivent les deux chapitres qui correspondent au passage du manuscrit de Durham cité dans mon premier article. Je donne le XVIe chapitre et le XVIIe jusqu'au point où s'arrête ma copie du manuscrit.

Chap. XVI. Comment le dit roy Agoullant et Raymon seigneur de Navairre firent le champ devant Marsile pour la damoiselle Gaudise, et comment en la fin du champ fut le roy Agoulant occis par cellui tres vaillant Raymon (fol. 45, = Ch., vv. 1364[1]-1610).

Endementiers que les deux princes (fol. 45 *b*) le roy Agoullant et Raymon firent apointier leurs armures, les nobles d'Auffrique et d'ailleurs, dames aussi et damoiselles, se disposerent en corage qu'ilz yroient veoir ce champ que l'en debvoit faire a Morinde. Et de fait, quant ce vint le jour qu'ilz le debvoient commencier, tant y en vint de tous costez que l'en ne sçavoit ou les mettre. Les deux qui debvoient le champ achever au jour expiré se firent

1. Les vers 1349-63 manquent entièrement.

lors acompaignier des grans princes de leur parti. Et pour ce que le dit Marsile et Baligant[1] aussi son frere vouloient le bien de Raymon, ilz lui baillerent Synagon, ung des poissans roys de leur regne qui, pour paour de (fol. 45 *c*) traïson, eut avec lui .M. gens d'armes qui lui tenoient compaignie, et tous montez et adoubez, Marsile devant, puiz Raymon moult bien armé et mis a point de la main de la damoiselle qui pour l'amour du roy d'Espaigne l'avoit fait, et joieusement s'en vindrent ilz dedens les liches et ou champ ilz se presenterent. Agoulant, armez a souhait, vint au plus grant beubant du monde aussi au champ, et a Marsile se presenta, et prestement lui et Raymon se retirerent et se mirent es pavillons qui furent fais pour leur retraite. Tantost qu'ilz y eurent esté ung pou, aux grans se deviserent et (fol. 45 *d*) puiz issirent et s'en vindrent esperonnant l'un contre l'auttre, et fringant comme gentilz hommes, si liement qu'il fut possible. Et illec, ou moien des liches, ilz rencontrerent l'un l'aultre si aigrement que leurs deux lances dont ilz joustoient se rompirent, et convint qu'ilz se retirassent s'ilz voulrent jouster de rechief jusques bien prèz de leur retraite, ou ilz trouverent leurs gens d'armes qui aultres lances leur livrerent. Si tost qu'ilz eurent rechargiét ilz s'en vindrent bruiant que fourdre (*sic*) et picquerent si leurs cheuaulz qu'ilz se rencontrerent tantost, et attaindrent si l'un et (fol. 46) l'aultre qu'ilz furent laidement bleciez et cheyrent tous deux ensemble sur la terre et sur le sablon. Quant ilz eurent gut longuement, tous deux ensemble se leverent et[2] reprindrent bon esperit, sacquerent, leurs bonnes espées et en ferirent longuement de la plus grant vertu du monde. Raymon, qui moult estoit puissant et sçavoit le tour de combatre et que bien jouoit de l'espée, feri tant le roy a ceste heure qu'il le plaia cruelement; et a cel point l'eust il occis s'il n'eust eu de lui pitié en voiant que c'estoit dommage de faire morir ung tel homme du quel la force eut esprouvé. Et lors qu'ilz eurent com- (fol. 46 *b*) -batu et que Raymon vit cil blechié, il lui pria moult doulcement qu'il requisist misericorde et voulsist promettre la paix et laissier joyr de la fille a son maistre le roy d'Espaigne pour le quel il faisoit le champ. Agoulant, qui Raymon oy, de grand dueil se mist en corage, et ce non obstant que Raymon lui voulsist respiter la vie, il ne daigna crier mercy, mais vint frapper dessus Raymon de si lours cops et de si grans qu'il ne sçavoit ou soy retraire; toutevoies a la parfin, quant Raymon vey le besoing et qu'Agoullant l'eut peut occirre, il haulce son branc lors a certes et fiert de tors et de tra- (fol. 46 *c*) -vers, lui rompt le cristal[3] et l'elme et l'abat tout mort a la terre, voiant Marsile et tous les princes qui estoient autour des lices. Marsile et Baligant son frere et Gaudise la damoiselle le roy Synagon et les aultres firent lors une grant hurie de la joie qu'ilz en eurent,

---

1. Baligant est personnage muet. Sa présence ici, inconnue au vieux poème, trouve son explication dans le VIe chapitre.

2. Ce mot est répété dans le ms.

3. l

car mieulz amoient l'aliance de cel roy Anseïs d'Espaigne que l'aliance d'Agoullant, n'avoir amour a son royaulme. Le champion ilz desarmerent et lui rendirent tel honneur qu'il eut acquis a la bataille, et donna l'empereur Marsile le corps Agoullant a ses hommes qui tantost l'ensepulturerent et le mirent a leur plaisance, et le motif de la (fol. 46 *d*) licence fut pour l'honneur de la noblesse et la grandeur de son empire non estre rude a cel noble homme qui s'estoit au champ exposé pour l'amour de sa chiere fille. Quant tous les nobles d'Agoullant et tout l'ost qu'il eut amené veirent la fin de leur roy, doulcettement se retirerent et firent tant devers Marsile qu'ilz obtindrent de lui pardon de ce qu'ilz s'estoient armez pour lui venir clorre Morinde et lui volloir par grant rigueur sa fille oster et par grant force faire l'ottroy anichiller qu'il avoit au dit roy d'Espaigne.

Chap. XVII. Comment Ysoré et Raymon emprindrent a mener la fille ottroiée a cel roy d'Espaigne. Et comment sceurent a (fol. 47) Connimbres le meschief de celle Lutisse, et comment Ysoré le pere en remmena la damoiselle en Morinde et devers Marsile au quel mesmes la demanda et pour guerroier Anseïs se jura a cel dit Marsile et, que pis fit, Dieu regnoia (fol. 46 *d*, = Ch., vv. 1611-2150).

Le champ fait et mort Agoullant, icellui empereur Marsile, voiant qu'il pooit a son aise besongnier au roy Anseïs, et sans que icellui mort roy lui feïst nul empeschement, manda tantost le champion qui l'avoit par honneur occis au prouffit dudit Anseïs et lui dist tout ce quil[1] s'ensieut : « Raymon », dist il, « pour la querele que mouvoit le roy Agoullant (fol. 47 *b*) « avoir ainsi mise a neant, humblement je vous remercie ; et vous prie « amoureusement que le traittiét formé piecha, ottroiét d'entre les parties, « vous plaise mener a tel fin que le bien en viengne es royaulmes, tant en « France, Espaigne et Auffrique comme es aultres prochaines terres, et tel « que les peuples desirent subgettz aux princes et aux roys qui presente- « ment les gouvernent. Vecy mon enfant et ma fille, la quelle, a son con- « sentement et de Braidemonde sa mere, je vous livre amiablement, vous « suppliant moult de rechief qu'il la vous plaise au roy conduire, dont « Ysoré m'a bail- (fol. 47 *c*) -liét lettres affirmant le nostre traittiét et vous et « elle devant lui humblement le saluerés et recommanderés aussi le bien et « l'honneur de l'empire, soubz la benigne adjonction de Gaudise, ma chiere « fille, promettant que, s'il a afaire, soubz l'amour de nostre aliance lui « baillier secours et ayde de gens d'armes ou de finance, venant de nostre « droite espargne et de nostres anciens tresors ; a la quelle promesse certes « nous ne ferons aulcune faulte, et ainsi le vous promettons. » Raymon le noble champion, qui se vey livrer la fille pour emmener au roy d'Espaigne fut si joieulz lorsque merveilles, et mille fois re- (fol. 47 *d*) -mercia de l'effect l'empereur Marsile. Tost aprèz ceste delivrance, le conseil mist jour de partir,

---

1. *quil*, pour *qui*.

si ques, en attendant le jour, les dis Marsile et Balligant manderent de trés bons ouvriers qui charpenterent une nef qui fut la plus riche du monde, car de bois fut d'estrange terre toute cleuee aussi d'argent, bordee de bon fin yvoire, et eut chastiau dedens bien fait magistralement et d'yvoire. Mat eut aussi riche et plaisant, tout cordé de cordes de soie; single y fist on a or batu, tout trait de l'istoire de Troies. La y estoit Castor, Polus, Menelaus, la belle Hellaine; la veoit on la mort d'Hector d'Achillès et de Patroclus, comment le (fol. 48) palais d'Ylion et mesmes toute la cité furent en fin mis a neant a destruction et ruyné. Et ainsi la nef aornée mise a pont et bien pourveue de toutes les neccessitez qu'il couvenoit pour le voiage, au congiét du dit empereur s'en entrerent dedens Raymon, Ysoré et la damoiselle, qui moult ploura au departir, touchant en la main de son pere et en baisant aussi sa mere. Comme ilz fussent ens tous ensemble, mirent paine a le conforter les deux barons les damoiselles qu'elle emmenoit avecques lui, et aussi ung sien escuier, ou elle avoit ferme fiance, que l'en apelloit Sinaglore, mist principale (*b*) diligence a le du tout reconforter. Desancrez, les voiles tendus, ilz se mirent donques en mer et firent tant par quatre jours qu'ilz veyrent de loingz Connimbres. Lutisse, la fille Ysoré, qui eut tantost la cognoissance par aulcuns certains messagiers et certaines experiences que c'estoit Ysoré son pere qui retournoit a Anseïs et amenoit la damoiselle, elle cheï lors de douleur, et fut, comme l'en dist, pasmée une grant espace de temps, que miaulz sambloit morte que vive. Si tost que de la pasmoison elle peut revenir a soy, elle commença a crier le plus cruelement du monde, et (*c*) dist ces mesmes mos escripz : « Las! qui sçaroit mettre remede aux males fortunes futures, il sedebveroit « bien escripre ou livre et coier des eureux. Pour moy, femme seule, le dy, « je qui n'ay pas eu tele vertu que de moy retraire et poser avec le nombre « des eureuses, par ma fleur trop fort coulourée et ardance desordonnée, j'ay « ahonti tout mon lignage. Las! Ysoré, que diras tu, quant Lutisse ta chiere « fille verras ainsi deshonnourée et enchainte des males euvres de ton « maistre le roy d'Espaigne pour lequel tu amaines femme? Certes moult « tu en ploureras, car tu m'amoi[e]s oultre mesure et plus que tous les (*d*) « biens du monde. Que feray je, attendant les craintes de son brief et pro- « chain retour? Vergogne et honte me presentent moy povrement desesperer « sans moustrer son engendré ventre, portant gendre en violation et oultre « honneur par hardiesse. » Celle vergongne receue et publiquement proferée devant dames et damoiselles et aulcuns notables seigneurs, se cuida elle lors occirre, mais celles et ceulz l'en retindrent, et de fait la melancolie et vile defloracion fut tantost sceue en la mer ou navire ou fut Ysoré. Mais Ysoré, soubz la fiance qu'il avoit ou serment du roy ne crut pas ce legierement, si ques, pour en sçavoir le vray, il com- (fol. 49) -manda aux gens qui estoient ou dit navire qu'ilz se meissent sur le port et s'ancrassent habilement pour plus amplement en congnoistre et aler voir la verité de la tres mauldite adventure. A port tost vindrent et ancrerent, et, tantost qu'ilz y furent mis,

Ysoré avec aulcuns hommes print le chemin devers Connimbres et laissa Raymon ou navire, prendant garde a la damoiselle qu'ilz amenoient de Marsile pour presenter à Anseïs qui les eut tramis ou voiage. Lui donques ainsi mis a voie pour aler veoir les affaires de Lutisse sa chiere fille, s'en vint assez legierement en la porte, et puiz (*b*) ou dongon ou il la trouva desolée de l'offense qu'ilz eurent faite en leur adjonction charnele et vile defloration. Quant donques cellui Ysoré se perchut que c'estoit adcertes, il eut en son cuer tel tristeur et tel courroux et telle angoisse que nul homme n'eut les pareilles pour quelconque mesadventure. Par grant yre print lors s'espée et le cuida bouter en elle, quant pluseurs vindrent au devant et de la mort le preserverent. La, par courroux extraordinaire, il voua a regnoier Dieu et retourner devers Marsile qui l'aideroit au roy pugnir qui avoit celle defflorée ou il prenoit son esperance et celle qu'il eut prinse en garde.....

Chap. XVIII. Comment Marsile envoia lettres aux seigneurs pour avoir ayde a combatre le roy d'Espaigne, et quelz roys et princes lui vindrent, et du conseil aussi qu'ilz eurent a entreprendre cette guerre (fol. 54, = Ch., vv. 2151-2243).

Nous ne trouvons pas ici mentionnées les fiançailles solennelles de Gaudisse avec Ysoré devant les princes païens (vv. 2205-43), mais sauf cela, le récit est beaucoup plus long et détaillé que celui de la Chanson. Ainsi, aux princes que nomme ici la Chanson, l'auteur en ajoute beaucoup d'autres [1]. Il y a de plus une longue harangue de Marsile aux princes assemblés, etc.

Chap. XIX. Comment cel empereur Marsile et ses gens partirent Morinde et se mirent en haulte mer pour aler es dittes Espaignes, et comment au prendre le port vint Anseïs contre Marsile pour a cellui resister et mettre deffense a l'entree qu'il vouloit prendre en son royaulme (fol. 57 *b*, = Ch., vv. 2242-2655).

L'auteur raconte avec beaucoup de détails les préparatifs de Marsile pour la guerre. Il ajoute même deux scènes, tout en se réclamant de ses sources : c'est le congé pris par Marsile de sa femme Braidemonde ainsi que de sa fille qui est moins émue du départ du père que de son amour pour Anseïs. La description des combats diffère de la Chanson en beaucoup de détails.

---

1. La plupart de ces noms reviennent dans la Chanson plus tard (dans les récits des combats) : *Roboan*, *Garsion*, *Dragoulant*, *Josue*, *Salatrius* (sans doute =*Salastre*), *Jonathas*, *Feramon*, *Rubion*, *Clarion*, *Mathalion*, *Absalon*. Le seul nom qui ne trouve pas de correspondant dans la Chanson est celui de *Buillon*.

Tandis que le premier combat dans celle-ci est suivi immédiatement du deuxième, « le translateur » fait survenir la nuit après le premier, ce qui donne en effet plus de vraisemblance au récit.

Chap. XX. Comment Chrestiens et Sarrasins s'en revindrent a la bataille, et comment ilz se combatirent et fut Anseïs roy d'Espaigne le victeur de celle Journée (fol. 60 *b*, = Ch., vv. 2655-2792).

Inutile d'insister sur les détails si peu caractéristiques des scènes de combat, que l'auteur raconte avec beaucoup de complaisance : ce chapitre est ainsi devenu beaucoup plus long que le récit de l'original. C'est dans ce combat que sont faits prisonniers les trois chevaliers chrétiens, Hugues d'Auvergne, Auquetin le Normand et Morant de Rivier. Je reproduis ici entièrement le récit de leur délivrance contenu dans le chapitre suivant.

Chap. XXI. Comment cel empereur Marsile voult mettre siege a Morligane et mettre a mort ses prisonniers Hugues d'Auvergne et Auquetin et le vaillant baron Morant, et comment, pour saulver leurs vies et iceulz rescourre de mort, Anseïs et ses gens issirent, qui par proesse les rescourrent et de la mort les delivrerent (fol. 63 *d*, = Ch., vv. 2793-3052).

Considerant la grant leesse que l'en faisoit en Morligane au retour du roy Anseïs, Marsile et ses gens s'aprocerent aincoire plus prèz de la ville au plus seriement qu'ilz peurent, et mirent taudis et engins a la coiete de la nuit; et endementiers que nos gens entendoient (fol. 64) a eulz aisier et a prendre ung pou de delices, et aprèz qu'ilz furent assis, ilz jurerent trestous ensamble que jamais ilz ne partiroient de cel siege mis a la ville qu'ilz ne l'eussent toute destruite et le roy Anseïs occis ou despit de la Chrestienté, de leur loy, leur foy et leur dieu, consideré que Charlemaine l'avoit en indignation pour ce qu'il avoit trespassé la promesse qu'il lui eut faite de garder la fille Ysoré le mieulz de toutes aultres femmes, et pour laquelle damoiselle il eut une expresse deffense de la non touchier vilement ou le souffrir touchier d'aultre homme, quant ilz eurent eu mis le siege (*b*) et eurent tous juré ensemble la destruction de la ville et mort d'icellui roy d'Espaigne. Aprèz qu'ilz eurent enterré le tres puissant aumachour d'Inde, que le roy chrestien eut occis, ilz deux freres dessus nommez manderent les trois prisonniers Hugue d'Auvergne et Auquetin, et aussi Derriuier Morant (*sic*), et ceulz vindrent incontinent et devant eulz se presenterent. Iceulz freres a ceulz enquirent comment estoient appellez et de quel lignage ilz estoient, et ilz tantost leur reciterent et leur dirent la verité de tout ce qu'ilz leur demanderent. Lors que Marsile eut ceulz oys et sceut leur nom et leur lignage il com-(*c*)-mença a soy yrer et a trambler de grant courrouchz contre iceulz hommes prison-

niers, et en son yre merveilleuse parla il a eulz et leur dist toutes les pareilles paroles qui sont icy dessoux escriptes : « O quel los et quelles loenges doy « je a mon Dieu eternel rendre quant il m'a rendu en la main le sang issu « [des] ennemis qui tant m'ont grevé maintes fois et mon plus grant lignage « occis violé et adommagié a la très grande vitupere de moy et de mes sei- « gnouries et grant pouoir de Babilonne. Certes », dist il, « Hugue et Morant « et vous, Auquetin, je vous jure que jamais ne m'eschapperés que (*d*) je « ne vous face morir et ne face vostre sang frire, voiant la face d'Anseïs, a « ung grant feu, quant chauldement sçay aussi que vostre parentes ont fait « suchier le sang des miens et voulrent a Heubra occire. » A la furieuse sentence respondi en l'heure Morant et dist ainsi ce quil s'ensuit : « Sire, » dist il, « jassoit ce chose que vous soiez boutez en yre a la nostre recongnois- « sance de nostre noble[1] sang et lignage, vous volez vous reconsoler a la « mort d'entre nous trois hommes. — Vraiement, » dist il, « la menace nous ne « cremons ne redoubtons, car le nostre bon roy d'Espaigne, auquel avons « long temps servi a l'appetit de Charlemaine, nous gardera bien contre « vous (fol. 65), voire seulement par la crainte qu'il vous peut faire de « bataille ou de faire lever le siege la ou vous estes affichiez et avez enhaitié « vos hommes, Et mieulx vous vouldroit[2] perdre l'ueil que vous laissa le « dit Charlon que ce que vous nous feïssiez ainsi le nostre sang suchier ou « despit de nos bons amis. »

A ces paroles dist Marsile que l'on les menast prèz des murs de celle ditte Morligane afin que les Morliganois les veïssent bouter ou feu et ardoir en pouldre et en cendre, ou despit de tout leur lignage de leur loy et de Jhesucrist et de toute leur grant puissance. Ilz furent menez prèz des murs et sur le disque (*b*) des fossez, et iceulz droit la parvenus, fist apointier ung feu Marsile le plus grant que l'en veïst onques pour consommer gens et ardoir au command de juge ou de prince. Et tantost que cel dit Marsile vey le feu ardoir a flamme, il commanda a trois bourriaulz qu'ilz bendassent les prisonniers, et puiz les jettassent dedens d'un esperit et grant corage, et il leur donroit bon salaire. Les bourriaux saillirent avant et prindrent les trois prisonniers que longuement examinerent de leur or et de leur chevance qu'ilz avoient par dessus eulz et aussi leurs yelz ilz benderent cuidans (*c*) aprèz les mettre ou feu comme l'eut commandé Marsile. Anseïs, qui lors sejournoit en la cité de Morligane ainsi comme il se delitoit de regarder sur l'ost Marsile, eut le regart sur yceulz hommes que l'en debvoit bouter ou feu. Tantost appella sa trompette et lui fist sonner le monter, et incontinent se monterent princes, archiers et hommes d'armes et s'en vindrent devant le roy qui les fist issir de a ville pour aler rescourre ses hommes que Marsile vouloit ardoir. Le roy,

---

1. Ms. *nō*. A la fin des lignes le copiste se permet très souvent des abréviations arbitraires.

2. Corr. *vauldroit*.

qui eut ung bon cheval, dit vairon en l'ancienne histoire, vint premier issir de la porte; Si le brocha par tel façon qu'il le mena a l'assamblée et (*d*) la ou l'en faisoit le feu, ou quel feu tumba Garsion, ung corageux et vaillant homme et moult amez du dit Marsile. Gui de Bourgoigne vivement rejousta contre Josué et l'abatit pance souvine ou moilon de la charbonniere et fut ars en pouldre et en cendre. Raymon en abatit ung aultre au dessoux d'un arbre de pin. Yvon de Bacles de sa jouste occist aussi Salatrius Et, la prime jouste faillie, vindrent a prendre les bastons, siques donques a l'assambler, il y commença ung tel capple que ce fut merveilleuse chose a oyr et a regarder. Toutevoies cel grant estour ne fut pas bon aux Sarrasins, non obstant qu'ilz feïssent bien (fol. 66) et se vengassent de leur force a pluseurs de nos gens occirre, car ilz se trouverent si bas qu'il ne leur fut que de la fuite, et ainsi rescourrent nos gens Hugues, Morant et Auquetin, lesquelz tantost ilz remonterent et leur baillerent bon corage Anseïs et ses Espaignars, siques tous se mirent a courre aprèz Marsile et Baligant qui leurs gens d'armes remmenoient et retiroient en leurs tentes. Morant, qui recueillit bon sang pour soy vengier du deshonneur que leur eut contendu a faire Marsile, brocha le cheval et vint ferir d'un cop de lance Jonathas, ung tres hardi homme, et l'abatit tout mort a terre; (*b*) Hugue d'Auvergne aussi occist ung aultre nommé Malpriant, et Auquetin qui fut bon homme, occist Feramon; Lampatris, et le roy et ses bons gens d'armes en occirrent tant en la course qu'il n'est nul chrestien au monde quil[1] ne s'en merveillast du nombre. Lorsque Marsile ce vey, il devint comme en malvais point et quasi en ragerie, si qu'il retourna en fureur atout une moult grande hache, et se vint fourrer en la presse et faire le plus grant froissis que fist onques puissance d'homme. Les ungs abatit a la terre et aux aultres il rompt les bras, fist perdre vie, et, n'eust esté la proesse aincoire Anseïs, de Gui de Bourgogne (*c*) et leurs hommes, l'ost chrestien eust eu moult a faire. Et que piz aincoire leur fist, ce furent ung trente mille hommes que Marsile avoit au derriere et Aquillan ung aultre nombre qui se joindi aux trente mille avecques ceulz qu'il eust a duire comme certaine arriere garde et secours de toute l'armée, les mielz en point et les plus prestz que l'en trouvast es .ij. parties. Ceulz vindrent moult soudainement, selon que dist l'anchienne rime, ou plus grant trouppeau des christiens et ferirent si lourdement que lors ung pou les reculerent Et si tost que le roy d'Espaigne se perchupt de la reculée, il s'approcha du dit Mar-(*d*)-sile et lui donna ung si grant cop qu'il l'abatit gambes levées en la presence de son frere, de ses princes et aultres hommes, et print le cheval qu'il avoit et le donna au bon Guion, lequel monta aussi dessus, quelque empeschement qu'il eusist de la grieve et dure bataille. Marsile rentra en fureur voiant qu'il estoit mis par terre a son honte et grant deshonneur, et en ceste fureur horrible il tira une grande espée et en pour-

1. Pour *qui*.

fendi l'elme Yvon et le blescha fort en la cuisse, puiz decoppa de part en en part ung aultre natif de Loon, Milon, bien homme renommé et amez d'icellui roy d'Espaigne, sur tous les hommes de son ost. Quant (fol. 67) il eut assez fait de choses a son appettit merveilleux, lui estant a piet, de sa force fist tant qu'il reprint ung cheval et refist plus grandes proesses qu'il n'eust fait du long la journée, dont Ivon qu'il avoit navré eut en soy ung merveilleux dueil et cuida renvahir Marsile, quant ung appellé Rubien le garandi a son dommage, car il en fut mesmes occis, et lors nos gens qui ce veyrent en eureut une moult grant joie. Yvon donques, qui eut ce fait, commença a crier Monjoie ! et pour donner corage aux gens qui a cel cry s'esvertuerent et se resmeurent au capple plus durement qu'ilz n'eurent fait dès le principe de bataille. Anseïs (*b*) lors, voiant Yvon faire tant de belles proesses, print son estrif devers deux hommes Clarion et Buillon nommez, et fist tant que tost les occist quoy qu'ilz lui meïssent deffense. Raymon, qui fut a la bataille, fist a ceste heure maint fait d'arme, mais il y fut moult fort navrez, dont ses gens furent si troublez qu'ils ne sçavoient prèz que faire. Et, jassoit ce qu'il eust son sang espandu merveilleusement, toutevoies occist aincoire ung prince nommez Mathabrun, et aussi le gonfanonnier portant le dragon de Marsile, le roy Aquillan et maint aultre; comme Alestant et l'amustant et le grant roy Alidasses (*c*) qui veyrent le gonfanon et a la droite enseigne Marsile ruée a la terre, ilz, comme fouldre se vindrent joindre sur nos hommes le plus cruelement du monde et moult en ruerent par terre. Pour laquelle crainte mortele et paour qu'ilz eurent du cry que ceulz infideles leur firent pour eulz ensemble encoragier, nos gens Anseïs et Guion, Raymon, Yvon, Hugue et Morant et les aultres se retirerent jusques auprèz de la barriere de la cité de Morligane, cuidans eulz referir dedens, quant les plus fors du dit Marsile et les plus hardis de son ost les reprindrent en leur derriere et en occirrent ung grand nombre. Quant les archiers de (*d*) Morligane veyrent leurs gens desconfis, ilz se devalerent des murs et vindrent dehors de la porte pour baillier a leurs gens secours, et tantost leur tret ilz tirerent contre leurs prochains ennemis, et tant leur baillerent a faire qu'ilz furent constrains d'eulz retraire et de laissier nos gens paisibles. Celle retraite apperceüe, Anseïs et ses nobles hommes s'en entrerent en leur cité assez joieulz de la fortune qui leur estoit bonne venue, selon le cours de leurs batailles, qu'ilz avoient trouvé si dur qu'ilz en cuidoient perdre l'eur et l'honneur aussi et la gloire. Et lors Marsile moult tourblez s'en retray aussi ou tref que lui eurent tendu ses hom-(fol. 68)-mes, [e] s'en vint asseoir sur son siege maugriant son dieu des archiers qui les avoient reboutez et fait perdre la ville aussi ou baudement ilz s'en entroient. Aprèz aulcuns jours expirez et que l'une partie et l'aultre se furent assez reposez, il, Marsile et aulcuns des princes conclurent de requerir treves sur lesquelles disposeroient coiettement de toutes choses convenables pour assallir Et aprèz qu'ilz aroient prest, romperoient les dittes treves et vivement les assaulroient, quoy que l'honneur n'y fust pas grande, disant qu'il n'en pouoit challoir de l'honneur,

mais que l'en peust vaincre ou enchassier son ennemy a quelle (*b*) fin l'en doibt contendre, sur toutes les choses du monde, et pour pouoir chevir de paix et estre a l'aise en trestous regnes. Ce qu'ilz eurent devisé, lors ilz le conclurent d'ainsi faire. Et tantost entreulz ilz eslurent gens qui sçavoient bien parler et dignes de ce procurer vers le roy d'Espaigne et ses hommes. Après donques que l'ambassade eust esté prinse et ordonnee d'aler prier de celles treves, elle se partit par congiét et vint vers cellui roy d'Espaigne qui le rechupt si liement que ceulz certes se contenterent et lui en sceurent tres bon gré. Aprèz la chiere recheue, ilz exposerent ce qu'ilz voulrent sur la petition des treves, (*c*) et le roy volentiers oy tout ce qu'il voulrent proferer sur ce pour quoy furent venus ; et les treves que lors requirent furent par conseil acordées. Puiz l'ambassade print congiét et s'en retourna a Marsile. Marsile qui sceut cest ottroy remercia son ambassade quant si bien avois besongniét qu'ilz pooient eulz apointier tout a leur aise et ceulz surprendre dedens leur ville et leur cité ou ilz prendoient leur refuge. A tous les princes de son ost il commanda expressement qu'ilz se pourveïssent des chosee necessaires pour ceulz destruire et assalir a jour nommé et de- (*d*) -vant la fin de ces treves, si qu'ilz de riens ne s'en doubtassent, mais les trouvassent impourvus et alterez a la deffense. Les princes promirent au roy qu'ils feroient faire merveilles de bien apointier leurs armures et faire aussi nouveaulz engins pour la ville casser et rompre, et dirent qu'il ne se doubtast et qu'ilz feroient telement qu'il les remerchiroit aincoire de leur leal et bon service. Et Marsile de la promesse fut content, comme dist l'istoire, et les congia humblement et leur dist a cel mesme point qu'ilz retournassent, en leurs tentes jusques a la ditte journée qu'ilz (fol. 69) avoient ensemblt prinse.

On voit bien que, malgré la grande victoire des chrétiens, la série des combats n'est pas encore terminée dans le roman en prose non plus que dans la rédaction en vers. Mais heureusement le « translateur » a eu le courage d'abréger un peu l'histoire, et justement le chapitre qui suit ne compte que 131 petites lignes (de 6 à 8 syllabes) contre 231 vers de la chanson. Beaucoup de détails sont supprimés : ni Matelion, tué par Anseïs, ni le roi Absalon n'y sont mentionnés.

Chap. XXII. Cy dist comment cel dit Marsile fist assallir celle cité nommée dessus Morligane, et comment le roi Anseïs et ses gens en issirent et vindrent Marsile empeschier que celle ne presist d'assault, mais fussent constrains de combatre a la puissance de la ville (fol. 69, = Ch., vv. 3066-3297).

Chap. XXIII. Cy dist que le roy Danebus acompaigné de .xx. mille hommes vint pour aydier le roy Marsile, et comment il bailla conseil d'assegier plus prèz Morligane pour affamer les habitans. Puiz recite que par famine ilz laisserent la ditte place et prindrent chemin a Luisernes sur lequel

trouverent Marsile qui leur livra forte bataille, mais cy dist que moult y perdi (fol. 70 *b*, = Ch., vv. 3298-3761).

Si l'auteur a abrégé la description des combats et supprimé encore d'autres détails (comme par exemple la partie d'échecs v. 3299 ss.), on trouve, d'autre part, beaucoup de détails qui sont inconnus à la Chanson. Ainsi l'arrivée de Danebus est suivie d'un conseil de guerre entre celui-ci et Marsile ; les Chrétiens veulent faire une sortie, mais y renoncent, parce que le camp de Marsile est trop rapproché ; quand la famine commence à se faire sentir, le roi Anseïs est détesté par les habitants, etc.

Ch. XXIV. Comment le noble roy d'Espaigne, lui parvenu dedens Luisernes, la visita et estora de tous habillemens de guerre et d'engins de pluseurs manieres Puiz comment envay Marsile et combati moult longuement [et le] renchassa dedens ses trenchis a sa tres grande vilonnie et aussi merveilleuse perte (fol. 74 *b*, = Ch., vv. 3762-3918, ou environ).

Au début, le conseil donné par Madien au roi Anseïs est remplacé par un discours du second, qui se montre plein de confiance en Dieu ; puis nous trouvons dans la rédaction en prose une harangue de Marsile aux païens, un combat entre Anseïs et Ysoré, et encore d'autres exploits de ce dernier ; en somme, plus d'additions que de suppressions.

Ch. XXV. Cy dist comment les citoiens qui lors estoient en Luisernes vindrent combattre au roy Marsile avecques leur roy Anseïs, et telement le constraindirent qu'il lui convint mander sa femme et gens aussi pour son ayde. Puiz dist comment se mist a voie, et comment en ces entrefaites eurent Marsile et Anseïs maintes perilleuses batailles (fol. 76 *b*, = Ch., vv. 3919-4350).

Tout en laissant de côté quelques détails, l'auteur (ou son modèle) a ajouté beaucoup de choses nouvelles : notamment, au début, plus de deux pages où sont décrites la fortification de Luisernes par les chrétiens, leur première sortie et leur défaite ; puis une nouvelle sortie des assiégés qui réussissent à détruire l'« artillerie » de Marsile. La deuxième partie du chapitre suit la Chanson avec plus de fidélité.

Chap. XXVI. Cy dist comment le roy d'Espaigne eut conseil de partir [de] Lusernes pour ce que vivres leur faillirent, et comment, estans ou chemin de la ville ou ilz s'atiroient, que lors l'en appelloit Esturges, ilz trouverent le dit Marsile que les attrait a la bataille. Aprèz la quelle se retrairent yceulz

roy d'Espaigne et ses gens en la ville ou furent assis (fol. 81 *b*, = Ch., 4351-4882).

L'auteur a supprimé, dans la description des combats, des passages entiers, en somme près de deux cent vers (4561-93, 4677-98, 4709-4824), tandis qu'il a développé les deux discours de Madien et d'Anseïs à la fin du chapitre.

Chap. XXVII. Cy dist comment vint Braidemonde, que l'en dist la femme Marsile, a cel siege devant Esturges, et comment elle et ses deux femmes, Coulouree et aussi Flourie, envoierent ung clerc secret querre Raymon, Guion, Yvon, les quelz se mirent a chemin pour a elles venir parler. Dist aussi comment y parlerent et furent percheus du guet et combatus oultreement jusques a ce que ceulz d'Esturges et mesmes le roy Anseïs s'en issirent de la cité et iceulz trois barons rescourrent et a la fin eut d'Anseïs Ysoré[1] l'oreille coppee, a sa grant honte et vitupere et merveilleuse desplaisance (fol. 85 *c*, = Ch., vv. 4883-5443).

On trouve ici quelques changements de détails, additions ou suppressions. Entre ces dernières je signale le passage (vv. 4968-83) qui contient l'allusion au lai de Graelent[2].

Chap. XXVIII. Cy dist que l'empereur Marsile, pour faire le gré d'Ysoré, fist venir Gaudise vers lui acompaignie de gens d'armes et de Marmonde la geande, qui tous jours portoit une fauc, avec la quelle compaignie emmena mille prisonniers que son pere eut a Raincevaulz quant il y gaigna la journée a l'encontre de nos christiens (fol. 91 *d*, = Ch., vv. 5444-5612).

Ici l'auteur a beaucoup abrégé le récit du poème et même les discours pour lesquels il montre ailleurs une si grande prédilection.

Chap. XXIX. Cy dist qu'a l'empereur Marsile et en son ost venoient vivres de par le seigneur de Sorbrie, et dist comment ilz furent prins et emmenez dedens Esturges; puiz comment ariva Gaudise et se loga emprèz son pere ou Anseïs elle manda; et comment vint et l'emmena, dont il eut molt grande bataille, mais dist comment il le vainquist et s'en rentra en la cité malgré Marsile et sa puissance (fol. 92 *d*, = Ch., vv. 5613-6875).

Ce chapitre, bien que n'étant pas un des plus longs, correspond à 1262 vers de la chanson : il s'ensuit que le « translateur » a dû supprimer et abréger beaucoup. Moins de trois colonnes lui suffisent pour résumer les longues scènes de

1. Table : *Ysoré d'Anseïs*. C'est Anseïs qui coupe l'oreille d'Ysoré.
2. Voyez sur cette allusion M. Alton, *l. c.*, p. 473 ss.

batailles (vv. 6344 ss.). Abstraction faite de la mort de la géante Marmonde, il ne raconte pas de combats singuliers, pas même la victoire remportée par Anseïs sur Canemont. Il ne parle pas non plus du lai Guron, mentionné au v. 6146[1].

Chap. XXX. Cy dist comment la damoiselle se fist baptisier en Esturges, et comment espousa le roy; des repreuces qui lors se firent entre Anseïs et Ysoré, et comment en champ s'assamblerent, qui fut cause de la grant perte que rechupt lors ce roy Marsile (fol. 98 *c*, = Ch. vv. 6876-7453).

Le baptême et le mariage de Gaudisse sont reproduits avec beaucoup de détails; l'entretien entre Anseïs et Ysoré (voy. Chanson, vv. 6983 ss.) est même plus long que dans le poème et pourtant plus simple, puisque chacun des deux interlocuteurs ne prend la parole qu'une seule fois. Les combats sont rapidement racontés comme presque toujours, et l'auteur a même supprimé la jolie scène où la reine Bramimonde sort de son pavillon pour regarder la bataille et, où, comme dit la chanson :

> .....demaine la roïne ses gas,
> Et ses pucheles en ont mout grans solas.

Le passage, v. 7454-7508 (rentrée des Français à Esturges), qui devrait faire partie de ce chapitre, manque entièrement.

Chap. XXXI. Cy parle de pluseurs assaulz qui se firent devant Esturges, et des deux enfans Anseïs qui, par pitié de leur disette leur sourvenant en celle ville, le roy et eulz et les christiens se partirent du dit Esturges pour aler a Castesoris, sur le quel chemin ilz trouverent leurs ennemis qu'ilz combatirent et prindrent pluseurs prisonniers, entre lesquelz fut Ysoré qu'ilz emmenerent ou chastel a la plus grant joie du monde (fol. 103 *a*, = Ch., vv. 7509-7975).

Je note ici une scène de combats qui ne se trouve pas dans le poème, chose assez rare dans notre rédaction en prose. C'est le récit des exploits de Madien et de Jaquelin, précédant les grands combats dont parlent les vers 7519 ss. « Auquel assault dur et terrible firent eulz deux merveilles d'armes, et aussi firent pluseurs aultres et tant que tous les Sarrasins se rebouterent en leurs tentes... » (fol. 103 *b*) — L'allusion à l'amitié de Roland et d'Olivier (v. 7554) est supprimée.

Chap. XXXII. — Cy dist comment le roy Marsile tint fort subgect Castesoris, et fist avoir moult grant famine a ceulz qui estoient dedens, si que pour

---

1. Voy. Alton, p. 475 s.

resister à la pestilence, print conseil le roi Anseïs d'envoier devers Charlemaine et aultres seigneurs, suppliant leur hastif secours, lesquelz assez tost se partirent et vindrent ou regne d'Espaigne ou christiens fort les desirerent (Fol. 105 *d*, = Ch., vv. 7976-9680).

Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce long chapitre, c'est qu'il y manque tous les passages spécialement propres au manuscrit *A* : la mission des Sarrasins Fabur et Matifer en France; le personnage du roi Félix, païen, qui a été fait prisonnier par Raymond et qui conduit les messagers d'Anseïs sains et saufs à travers l'armée païenne; enfin la rencontre de ces messagers avec Fabur et Matifer, près de la fontaine. Ces interpolations — car il ne s'agit sans doute que de cela — forment un total d'à peu près 500 vers, de sorte que notre chapitre ne correspond en réalité qu'à environ 1.200 vers du poème, lesquels sont en somme assez fidèlement reproduits.

Chap. XXXIII. — Cy dist comment le roy Mathan et Malrabré (*corr.* Makabré ?) furent vaincus de Madien et de Raymon, et comment, par le gré de Dieu, Charlemaine gisant en chartre se leva et fut regari et eut puissance de pugner et combatre ses ennemis et chercier icellui Marsile (Fol. 113 *d* — 117 *a* = Ch., vv. 9681-10126).

La prose ne reproduit pas le passage v. 9909-50, scène d'invention très pauvre et qui rappelle trop une autre scène semblable (comp. v. 8727 ss.).

Chap. XXXIV. Cy dist comment le roy Marsile fist bouter le feu en la mine pour ou chastel faire ouverture ou estoit le roy Anseïs ; puiz dist comment l'ost Charlemaine le fist retourner du chastel et venir en champ de bataille ou pluseurs nobles gens morurent tant de christiens que de paiens. Puiz dist comment fut prins Marsile et emmenez ou dit chastel avec Braidemonde sa femme et ses femmes qui le servoient, et comment le roy Anseïs fut chastoiez de Charlemaine et deffait de tout son royaulme puis en fut reaheritez par pitié et miséricorde qui Charlemaine amministrerent (Fol. 117, = Ch. vv. 10127-10897).

Quoique le « translateur » supprime encore ici beaucoup de détails — surtout des noms propres — et même des passages entiers (comme, par ex., vv. 10533-45, 10569-81), toutefois il raconte les combats un peu moins sommairement qu'ailleurs, peut-être parce qu'il s'agit de la bataille décisive.

Chap. XXXV. — En cel chapitle dist comment ne daigna venir a mercy le malvais herese Ysoré, dont il eut la teste trenchie. Puiz dist comment

l'ost des christiens s'en ala assegier Connimbres, et comment le filz de Lutisse, estans lors en celle cité, eut congnoissance de son pere a l'advertence de sa mere. Puiz dist comment il vint a lui et le mena en la cité, et le prindrent et ceulz occirrent qui a cel jour y residoient. Puiz dist comment celle Lutisse fut presentée a Charlemaine et comment le juga a mort, et en fut aussi rappellée a la priere de son filz. Puiz parle aussi qu'ilz s'en ralerent vers celle cité de Lusernes ou aultre fois eurent esté (Fol. 124, = Ch., vv. 10902-11256).

Ce chapitre est le plus long de toute la compilation. L'auteur suit d'assez près la Chanson, mais il ne parle pas du messager qui apporte la nouvelle de la prise de Luisernes : après s'être emparé de Conimbres, Charlemaigne se met immédiatement en marche sur Luisernes. L'allusion au poème de Guion de Bourgogne fait défaut [1].

Chap. XXXVI. — Comment l'empereur Charlemaine mist le siege devant Lusernes et l'assalli par pluseurs fois; et comment aussi bien le firent ceulz qui lors estoient dedens; comment aussi, par la priere de Charlemaine, elle chey, et perirent ceulz qui y furent; aprèz lesquelles adventures Charlemaine se disposa de faire edifications d'eglises et de monasteres et d'aler voir le corps saint Jaque, et puis prendre aussi son retour ou chastel de Castesoris ou Anseïs il chastoia, et le laissa sur celle terre, si se mist au retour de France (Fol. 133 *c*, = Ch., vv. 11267-11371).

L'auteur a un peu plus détaillé la défense de la ville par les Sarrasins; il fait même intervenir : « le commun avec les gens d'armes dont il y avoit moult grant nombre » (fol. 133 *d*).

Chap. XXXVII. — Cy dist [que] aprèz que Charlemaine fut en France et dedens Loon, il et ses gens se festoierent et tindrent estat solennel. Aprèz la quelle feste faite, fut preschiét et eschaffauldé icellui empereur Marsile. Puiz dist qu'il eut le chief trenchié et comment il fina sa vie (Fol. 135 *d*, — Ch., vv. 11372-11522).

Signalons ici ce qui est dit sur la mort de Marsile et qui ne s'accorde pas tout à fait avec le poème [2] : « Et tantost que l'appariteur l'eust executé a la mort, commanda sel corps de

---

1. Voyez vv. 11211 ss.; cf. Alton, p. 476 s.
2. Comp. l'édition de M. Alton, vv. 11520 ss.

A une espee li fait le cief couper,
Le cors a fait ens en un puis geter,
La teste fait après le cors ruër.

Marsile le nostre empereur Charlemaine bouter et bruller en ung feu affin que plus n'en fust memoire » (fol. 138 *d*).

Chap. XXXVIII. — Cy dist que la femme Marsile, aprèz la mort de son mari, requist baptesme a Charlemaine, qui lui fut tantost ottroiét. Et dist qu'aprèz cellui baptesme, espousa le baron Raymon, puiz comment ilz firent la feste et comment fut fait chevallier et porta l'ordre Charlemaine son beau nepveu, fils d'Anseïs (Fol. 138 *d*, = Ch., vv. 1153-560).

Presque tout le chapitre est consacré à Bramimonde : l'adoubement de Gui n'est qu'un court épisode. Au contraire, le mariage de Bramimonde et les fêtes dont il est accompagné sont décrits avec beaucoup plus de détails que dans le poème : on voit paraître des *menestreux*, etc.

Chap. XXXIX. — Comment, aprèz les noeupces faites de Raymon et de Braidemonde, se partirent tous les seigneurs pour en aler devers leurs terres, et comment Raymon et Guion s'en ralerent vers Anseïs, et comment aussi Charlemaine laissa la cité de Loon pour aler en la ville d'Ais (fol. 140, = Ch., vv. 11561-601).

Chap. XL. — Cy dist qu'en celle ville d'Ais il advint, pour seignifiance de la mort du bon Charlemaine, pluseurs signes cy recitez, après lesquelz il se coucha et trespassa eureusement a l'honneur de Dieu et du monde (fol. 140 *d*. Comp. Ch., vv. 11601-2).

Chap. XLI. — Comment les hommes Charlemaine se lamenterent pour sa mort et les subgectz de sa couronne; et comment Turpin l'archevesque fut adverti de son trespas par vision et par message, et comment par ses bonnes oeuvres il eut acquis le juste poix dont saint Jaque tint la balance (fol. 142. Comp. Ch., v. 11603).

Chap. XLII. — En cel chapitle est contenu quelle forme avoit Charlemaine, quelle grandeur et quelle force, se pou mengoit ou largement, se bon estoit et raisonnable, quel honneur il faisoit aux festes, comment il se faisoit garder et comment il se recreoit et passoit temps, estoit devot, et comment aussi ordonna l'ordre que tiennent ceulz de Romme a la noble eglise de France qu'il establi de grant corage et par moult grant devotion (fol. 143 *d*-145 *a*).

Chap XLIII. — En cel chappittle derrenier prent l'acteur sa conclusion, et la fin aussi de son livre, parlant aux princes et seigneurs au chastoy d'eulz et de leur vie sur ceste matere d'Espaigne et [des] .ij. seigneurs dessus escripz, c'est Anseïs et Charlemaine (fol. 145 — 145 *d*).

On reconnaît à première vue que les deux derniers chapitres n'ont aucun rapport avec l'ancienne chanson. Le chapitre final contient, pour ainsi dire, la moralité du roman, et quant au sujet du chapitre précédent, le translateur s'exprime en ces termes :

« pour son estre (c'est-à-dire de Charlemagne) conclure et que l'en sçace quel il fut, est récité une partie de ce que l'en a peut trouver en escripture et en cronique, tirant au gros pour l'abriever et cellui couppler et adjoindre a la cronique d'Anseïs dont est principale memoire. »

Mais les chapitres XL et XLI ne sont pas non plus tirés de la rédaction rimée qui a donné tout au plus le cadre du récit, tandis que les faits eux-mêmes sont empruntés à d'autres sources. Dans toute cette partie, il ne s'agit plus d'Anseïs, mais de Charlemagne, et ainsi l'auteur peut dire à bon droit qu'il donne, « la chronique associée de Charlemaine tres loable et Anseïs icy coupplee. » Je n'ai pas à m'occuper ici des chapitres qui concernent exclusivement le personnage de Charlemaigne, mais, comme je l'ai déjà dit, j'y reviendrai en une autre occasion.

III. — LE TRANSLATEUR

Il reste à jeter un coup d'œil sur la manière de travailler propre au translateur, c'est-à-dire à celui qui a mis en prose l'ancienne Chanson, soit que ce translateur soit proprement l'auteur de notre roman en prose, soit qu'il ait existé une rédaction en prose antérieure.

Si nous acceptons la classification des romans en prose donnée par M. Léon Gautier [1] : « il y a des décalqueurs qui sont ordinairement serviles, et il y a les imitateurs qui sont presque indépendants », notre auteur ne saurait être rangé parmi les premiers. Il est vrai qu'il reproduit quelques passages assez fidèlement, que nous croyons avoir retrouvé çà et là quelques débris de vers, mais ces traces sont rares, et si nous ne savions pas tout d'abord que c'est l'imitation d'un poème, le roman lui-même ne l'accuserait pas. Il serait tout à fait impossible de restituer le texte de la Chanson sur la base de la rédaction en prose, comme on l'a fait par exemple avec quelques parties du *Galien* [2].

D'autre part, il faut avouer que le récit lui-même, les faits et

---

1. *Épopées françaises*, 2e éd., II, 558 s.

2. G. Paris, *Hist. litt.*, XXVIII, 223, et *Romania*, XII, 5 et suiv.; Léon Gautier, 2e éd., III, 320 ss., et surtout Edmond Stengel dans son édition du *Galien*.

l'ordre des faits sont en général fidèlement conservés, de sorte qu'il n'est pas difficile d'établir la concordance des divers chapitres du roman et des vers de la Chanson. Néanmoins l'auteur a beaucoup modifié son modèle : il a pris soin de supprimer tout ce qui lui semblait inutile, d'abréger les passages ennuyeux et surtout les interminables scènes de combat, comme nous avons remarqué assez souvent dans le sommaire du roman.

Le fait saute aux yeux, si nous comparons simplement l'étendue des deux rédactions. Des 144 feuillets du roman, il n'y en a que 106 qui correspondent en réalité à l'ancienne Chanson, le reste étant puisé à d'autres sources (fol. 1-29, 141-45) ou occupé par les rubriques (en somme environ 40 feuillets). Comme chaque feuillet contient quatre colonnes et que chacune de celles-ci se compose de 26 lignes à 7 syllabes en moyen, ces 106 feuillets représentent environ 11.000 lignes à 7 syllabes, tandis que la Chanson compte, en nombre rond [1], 11.000 décasyllabes, c'est-à-dire 11.000 vers de 11 syllabes en moyen. Cela équivaut à une différence de 4.000 décasyllabes entre les deux rédactions, différence en vérité encore plus grande, quand on pense que le translateur ajoute beaucoup de détails qu'il n'a pas puisés dans la Chanson.

L'auteur a distribué son récit en quarante-trois chapitres dont trente (chap. IV, XI-XXXIX) correspondent à l'ancienne Chanson. Il me semble qu'il a bien disposé la matière. Il est vrai que les chapitres ont une longueur très inégale, de quatre jusqu'à trente-huit colonnes; mais quand on entre dans le détail, on voit bientôt que l'auteur cherche à donner dans chaque chapitre un récit simple et bien arrondi : il réunit les faits formant un ensemble, il sépare les parties appartenant à diverses actions, tandis que l'ancienne Chanson aime à fourrer dans la même tirade les choses les plus différentes.

En général, on ne peut refuser à l'auteur l'éloge d'avoir établi un texte clair et logique. Mais çà et là il lui échappe une inadvertance, un malentendu ou quelque autre erreur. Qu'on compare les passages suivants avec ce qu'en a fait le translateur :

---

1. L'édition de M. Alton compte 11.607 vers où sont pourtant comprises toutes les interpolations du ms. A.

v. 2296 Parmi son hiaume Macabrun feru a Ki le dragon Marsilion porta....	(Fol. 67 *b*) occist aincoire ung prince nommez Mathabrun et aussi le gonfanonier portant le dragon de Marsile.
v. 5054 li fis l'aupatri....	(Fol. 88 *d*) ung appellé Lampatris...
9340 ss. A Lengres mande Estout le fil Oedon, Tieri manda et Gerart de Laon, Et en Borgoigne pour le neveu Guion.	(Fol. 111 *b*) Estout fil Oeudon, venant de Bourgoingne et de Lengres. Thierri d'Ardane, ung des nepveux Guion, Girard de Loon...
v. 10055 Ogier apele ke il durement prise, La premeraine conduist par tel devise Ke l'oriflambe li fu es mains assise. Il ot Danois, et Gondrebues de Frise Ot les Bretons, une gent bien aprise 60 D'estors sofrir, ja tant fors n'iert acquise. Rois Otes maine Lombars et chiaus de Pise; Bien sont monté et armé a lor guise. Ches. .iij. batailles ont la tere proprise. En ches conrois ot tant fil de marchise, Ki jurent Dieu.....	(Fol. 115 *d*) Il voult qu'Ogier et Gondebuef menassent la prime bataille, et le roy (fol. 116) Othon la seconde, en laquelle estoient Lombars. La tierche bataille menerent plusieurs nobles filz de marquis....
v. 10075 Rois Salemons ot Engles et Walois.	(Fol. 116 *a*) Le roy Salemon d'Angleterre a tous les Engles et Picars (confusion de Walois et Wallons?).

Mais il faut avouer que de telles négligences ne se trouvent que rarement dans notre roman.

Au contraire, c'est avec une certaine conséquence et un véritable parti pris que l'auteur paraît écarter les allusions relatives aux anciens héros et légendes : ainsi dans le roman en prose il n'est question ni de l'amitié de Roland et Olivier, ni du Moniage Guillaume, ni du lai Graelant, ni du lai Gurun[1]. De même on ne lit plus dans le roman quelques épisodes et motifs qu'on peut considérer comme les imitations de chansons de geste de la bonne époque. Ainsi Marsile, excité par le discours audace de Morant, veut tuer celui-ci d'un coup de couteau[2] :

1. Voir plus haut, p. 258 et 259. Comparez encore v. 4312 de la Chanson.
2. Voy. v. 2831 ss.

on rappelle la belle scène entre Ganelon et Marsile dans la Chanson de Roland ou un épisode semblable dans la Chanson d'Ogier le Danois, où celui-ci menace de la même manière Bertran le messager. Le translateur n'en souffle mot. Il ne paraît pas connaître Girart de Viane, qu'il appelle simplement *vng autre Girard* après avoir parlé de Girard de Laon[1]. Il ne représente pas non plus ses héros jouant aux échecs ou aux tables au moment où un messager arrive, comme fait l'ancienne Chanson à propos de Marsile et d'Ysoré (v. 3298 ss.) Trois fois Madien donne à Anseïs le conseil de demander du le secours de Charlemagne[2], sans doute une réminiscence, quoiqu'un peu défigurée, d'Olivier qui conseille trois fois à Roland de sonner son cor pour appeler Charlemagne et son armée. Le translateur n'y a rien compris : en supprimant le premier conseil de Madien et en attribuant le troisième à Gui de Bourgogne, il détruit absolument le parallélisme. On voit que le translateur est bien loin de l'ancienne tradition épique.

D'autre part, il fait ce qu'il peut pour rendre le récit plus vraisemblable, pour donner plus de clarté à la description et pour mettre bien en relief les caractères. Il ne supprime pas seulement beaucoup de détails inutiles, mais il simplifie une action trop compliquée ou change l'ordre des détails. Puis, il ajoute beaucoup de circonstances de sa propre invention : il remplit toutes les lacunes qu'on pourrait relever dans le récit de la Chanson, il sait tout motiver; très souvent il prête à ses personnages des idées, des paroles nouvelles, mais qui s'accordent bien avec leurs caractères.

J'ai déjà signalé, en passant, quelques exemples de cette manière de procéder; en voici encore quelques autres. Dans la Chanson, le discours de Marsile aux princes convoqués et tout ce qui suit se fait en plein air, puisque Marsile est allé au devant d'eux et qu'il les a rencontrés en dehors du palais; notre auteur, plus cérémonial, c'est-à-dire peut-être plus moderne, nous conte que Marsile fait venir les rois et les princes dans la salle de son donjon pour prononcer son grand discours sur les causes de la guerre[3]. La Chanson ne nomme

1. Comp. Ch., v. 9341; Roman, fol. 111 *b*.

2. Chanson, v. 3770 ss., 4849 ss., 8443 ss. — Roman, chap. XXIV XXVI, XXXII. Il y a donc de longs intervalles entre les trois conseils.

3. Voy. Chanson, v. 2151 ss. — Roman, chap. XVIII.

pas par nom le messager qui revient de l'Aufrique, vv. 4887 ss.; mais notre auteur n'a pas oublié qu'il s'appelle *Rodoan*, nom donné au même personnage dans la Chanson, v. 3964. On voit qu'il connaît bien son modèle.

Dans la Chanson, Letisse, étant montée sur la tour, reconnaît le bateau qui amène son père et la princesse Gaudisse :

1737 La nef coisi laiens en mer betée,
Bien le connut, si s'est haut escriée.

Rien de plus naturel. Mais notre auteur sait qu' « elle eut tantost la congnoissance par aulcuns certains messagiers et certaines experiences que c'estoit Ysoré son pere, qui retournoit a Anseïs et amenoit la damoiselle » (fol. 48 *b*). Cette manie de tout motiver se fait voir encore plus souvent. L'ancienne Chanson se contente de nous raconter que les Sarrasins furent vaincus, en une des nombreuses batailles, par les Chrétiens. Lui nous en explique la cause : « Toutevoies cel grant estour ne fut pas bon aux Sarrasins, non obstant qu'ilz feissent bien et se vengassent de leur force a pluseurs de nos gens occirre, car ilz se trouverent si bas qu'il ne leur fut que de la fuite [1] » (fol. 65 *d*). C'est que l'auteur n'est pas poète : il est chroniqueur, il a la prétention de nous raconter l'*histoire* d'Anseïs de Cartage.

C'est encore le style de l'historien que le translateur affecte en prêtant à ses personnages des discours de longue haleine, comme il s'en trouve, par exemple, dans le chapitre XVII, imprimé plus haut, ou dans le chapitre XXIX, où Gaudisse prononce un discours qui occupe juste quatre pages [2]. On peut mettre dans la même catégorie la longue lettre de Lutisse qu'on lit dans le chapitre XIII et à laquelle correspond un seul vers dans la Chanson [3]. Beaucoup d'autres chapitres contiennent encore des discours plus ou moins étendus. Quant à la forme, l'auteur de ces discours préfère en général le langage direct à l'indirect. Du reste, on sait que ce genre de discours est fréquent dans la plupart des romans en prose.

Mais on ferait tort à notre auteur si l'on voulait expliquer par cette tendance historique tout ce qu'il donne de nouveau

---

1. Cf. Chanson, v. 2856 ss.
2. Roman, fol. 94 *a*-96 *d*, comp. Chanson, v. 6079 ss.
3. Comp. ci-dessus, p. 245.

dans son roman. Il a enrichi le récit de certains détails qui sont plutôt d'un écrivain que d'un historien. Voir par exemple la description suivante empruntée au récit d'une bataille : « En cel mortel estris crioient cent mille hommes a une fois qui aux piez des cheuaulz gisoient et estoient navrez a mort tant des paiens que des chrestiens (fol. 120 *c*)[1]. » Dans la même bataille il s'élève une lutte acharnée autour de l'étendard de Marsile, et c'est Anseïs lui-même qui l'attaque le premier, comme dit la Chanson :

10615 Le ceval ~~Troie~~ Broce, ki est fors et corans,
A l'estendart ochist .ij. rois poissans.

Voici ce que le translateur a tiré de ces deux vers : « Et ainsi que icel roy d'Espaigne le print a cil qui le portoit, la verge ou l'en eust mis l'ymage de son dieu Mahon se rompit et chey l'ymage et la verge sur deux roys paiens qui la furent, et en furent tous deux occis a la tresgrande vitupere de ceulz qui en cel dieu creoient » (fol. 121 *b*).

Quand Ysoré revoit sa fille Letisse, deshonorée par Anseïs, son âme est saisie de telle douleur qu'on ne saurait le dire :

V. 1824 Quant voit sa fille, s'a deux souspirs getés,
Ses poins destort, ses ceviaux a tirés...
1830 Ysorés pleure et ses ceviaux detrait,
Nus ne le voit, ki grant pitié n'en ait.

Mais le translateur en dit plus : « Quant doncques cellui Ysoré se perchut que c'estoit adcertes, il eut en son cuer tel tristeur et tel courroux et telle angoisse que nul homme n'eut les pareilles pour quelconque mesadventure, par grant yre print lors s'espee et le cuida bouter en elle, quant pluseurs vindrent au devant et de la mort le preserverent » (fol. 49*b*). Ce trait n'est pas seulement nouveau, mais il est bien inventé, parce que cette fureur du père offensé est en parfait accord avec le caractère général d'Ysoré le sauvage qui renie sa foi afin de se venger de son roi. On ne jugera pas autrement d'un autre passage qui peint l'humeur de la princesse Gaudisse, lorsqu'elle voit sa mère partir pour l'Espagne. La Chanson dit simplement :

4096 A ches mos l'a a Mahon comandée.

---

1. Comp. Chanson, v. 10488.

Le translateur connaît mieux le cœur de cette fille enflammée de l'amour d'Anseïs : « Siques en cel courroulz divers s'en ala elle en une chambre, et la dedens ploura son sol sans plus retourner a sa mere pour le recommander a dieu » (fol. 79 *d*).

Ainsi l'auteur du roman en prose cherche toujours à enrichir, à embellir le vieux récit, à l'approprier au goût de son temps autant que possible. Il a fait de l'ancienne Chanson de geste une chronique d'après le goût moderne, comme il le promettait en commençant. Il a supprimé, modifié, ajouté, suivant les circonstances. Il n'est pas dénué de goût littéraire, çà et là il fait une trouvaille digne d'être signalée, comme nous venons de voir. Mais en somme il n'est pas arrivé à produire un ouvrage qui s'élève beaucoup au-dessus du grand nombre des romans en prose qui ont été composés au xve siècle.

Je termine ici ces remarques peut-être déjà trop longues. Mais j'espère qu'elles ne sont pas tout à fait inutiles, soit pour l'histoire littéraire d'Anseïs de Cartage, soit pour l'histoire des romans en prose en général. Même après les manuscrits de la Chanson le roman en prose peut prétendre à quelque valeur, puisqu'il vient suppléer à un groupe de manuscrits représenté très insuffisamment par les mss. *D* et *E*, et qu'il paraît suivre un manuscrit relativement ancien. J'avais promis, dans mon premier article, des recherches sur la filiation du manuscrit de Durham et du roman en prose avec les manuscrits de la Chanson. Ces recherches ayant dépassé les limites d'une simple notice, je les communiquerai autre part. Ici je me contente de dire que le ms. de Durham se trouve être indépendant à côté des deux groupes de manuscrits représentés par *A* et *B* d'une part, et par *D* et *E* d'autre part, et qu'il nous indique très souvent la leçon originale, quand les mss. *A* et *B*, les plus anciens et meilleurs de tous, ne sont pas d'accord l'un avec l'autre. Ce manuscrit pourra donc rendre de bons services à celui qui voudra restituer le texte critique de la Chanson d'Anseïs de Cartage.

C. Voretzsch.

3 0112 105479569

ENCORE

MANDUCATUM = MANDUCATAM

Les lecteurs de la *Romania* se rappellent sans doute les deux articles de MM. Philipon et Morf, publiés l'un à la suite de l'autre dans le tome XVI (1887) de ce recueil et traitant, dans des conditions diverses, à peu près la même question, c'est-à-dire le développement, en franco-provençal, de l'*a* accentué précédé d'une palatale, et plus spécialement des participes passés en -atum infectés d'yod. Tandis que les infinitifs franco-provençaux où l'*a* se trouvait après une mouillure présentent généralement des formes en *-i* ou *-ę* remontant à *-*ie*, on a recueilli sur un vaste territoire, comprenant le Lyonnais, la Bresse, le Bugey, le Dauphiné, la Savoie, le Val d'Aoste, le Val Soana, ainsi qu'une partie de la Suisse française, des participes en *-ą̊* [1], qui semblent échapper à la loi de la palatalisation. Ainsi manducare a donné à Liddes (Val d'Entremont, Valais) la forme *mədžyé*, tandis que manducatum et manducatam y donnent un mot identique : *mədžyą̊*.

Les deux auteurs précités n'étant pas d'accord, la rédaction

---

1. Pour prévenir des malentendus, je fais observer que les philologues français désignent communément par *a ouvert* le son que les romanistes allemands appellent un *a fermé*. Je me rallie à ces derniers, parce qu'un *a* qui s'achemine vers *ę* doit être évidemment fermé, tout comme un *ę* se ferme pour devenir *i̯*, ou *ǫ* pour devenir *u̯*. C'est une expérience de phonétique que chacun peut faire sur soi-même. Je renvoie du reste les romanistes français aux *Sons du français*, de P. Passy, qui dit (4e éd., p. 84) : « α (exemples *pas*, *case*, etc.) est la voyelle formée avec la *bouche aussi grande ouverte que possible* », puis : « en avançant la langue et en écartant un peu les coins des lèvres (c'est-à-dire en fermant un peu la bouche) on obtient *a* (= *ą̊*; exemples *rat*, *patte*, etc.) ».